Julie Fedor, Russia and the Cult of State Security

Andreï Kozovoï

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7512>

DOI : 10.4000/monderusse.7512

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2011

Pagination : 777-780

ISBN : 978-2-7132-2353-2

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Andreï Kozovoï, « Julie Fedor, Russia and the Cult of State Security », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 52/4 | 2011, mis en ligne le 18 janvier 2013, Consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7512> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7512>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

2011

Julie Fedor, Russia and the Cult of State Security

Andreï Kozovoï

RÉFÉRENCE

Julie FEDOR, **Russia and the Cult of State Security: The Chekist Tradition, from Lenin to Putin**. Londres – New York : Routledge, 2011, 286 p. (Studies in Intelligence Series)

- 1 Julie Fedor, *research associate* à l'université de Cambridge, nous propose ici le fruit de sa thèse qui fut dirigée par le célèbre spécialiste des services secrets soviétiques, Christopher Andrew (professeur du collège Corpus Christi à Cambridge, aujourd'hui retraité). Il s'agit d'un ouvrage d'interprétation de sources publiques (romans, poésie, théâtre, films, presse, mémoires, discours), auxquels s'ajoutent des documents « internes » (l'histoire des services secrets du KGB de 1977 destinée aux seuls officiers¹, soit des documents d'archives tirés des fonds « Mosfilm » du RGALI (Archives d'État pour la littérature et les arts) et « Dzeržinskij » du RGASPI (Archives d'État pour l'histoire socio-politique), à Moscou. Cette faiblesse relative du corpus documentaire de première main s'explique d'abord par le caractère hautement confidentiel des documents sur les services secrets russes – et le chercheur en est réduit le plus souvent, comme Julie Fedor ici, à exploiter des sources de seconde main, ce qui n'enlève par ailleurs rien à son courage pour avoir abordé un domaine qui se révèle ardu en raison même de cette sécheresse documentaire².
- 2 Cependant, la prédominance de documents publiés tient aussi à la problématique choisie par Julie Fedor. En 1936, pour le dixième anniversaire de la mort de Feliks Dzeržinskij, le premier directeur de la première police politique soviétique, la Čeka, les *Izvestia* s'étaient risquées à prédire un véritable culte des générations futures pour les « grandes figures de la révolution », dont le célèbre « Feliks de fer », un modèle de « pureté morale » pour la propagande (p. 6). D'une certaine manière, le vœu des *Izvestia*

s'est réalisé, et le culte du « tchékiste » (terme générique désignant un officier des services secrets soviétiques et postsoviétiques, en même temps qu'une *realia* des plus intraduisibles, comme le démontre bien l'auteur) a connu une évolution particulièrement riche, jusqu'à aujourd'hui. L'ouvrage de Julie Fedor vient ainsi combler une lacune historiographique, car très peu d'historiens se sont penchés jusqu'ici sur la « mythologie » entourant la Čeka et ses avatars, sur ses mythes fondateurs, ses « saints », ses « sites sacrés », ses « sacrements » et son iconographie³. L'auteur nous livre les clés nécessaires pour décoder les discours tchékistes et, par-delà, la vision du monde de ces hommes, méthode indispensable pour la connaissance du passé soviétique, mais aussi, dans la Russie de Putin, pour la compréhension du présent russe.

- 3 Dans la première partie, Julie Fedor éclaire les grands moments constitutifs du culte du tchékiste pendant l'époque soviétique, et tout d'abord le moment fondateur. Si on a l'habitude de parler d'un culte de la personnalité pour Stalin (de son vivant) et Lenin (après sa mort), on oublie trop souvent que d'autres dirigeants, dits du « second cercle », ont également eu droit à ce privilège. Dzeržinskij, dans la culture publique soviétique, incarne l'« éthos čékiste » (p. 11), et son culte se met en place très vite : deux jours seulement après sa mort, en juillet 1926, l'éditeur d'État Gosizdat publie une brochure de trente-deux pages, véritable hagiographie de celui qui, on le sait, faillit dans sa jeunesse embrasser la prêtrise. Sa date de naissance (un 11 septembre) est bien connue des officiers des services secrets, qui prêtent serment et reçoivent leur salaire ce même jour. Même les enfants apprennent à « vénérer » le premier tchékiste par le biais d'*ugolki*, espaces mémoriels spécialement aménagés dans les écoles. Globalement, certains traits du culte de Dzeržinskij, un « incorruptible rayonnant dans son ascétisme », font écho à d'autres mythes, notamment en ce qui concerne « l'amour des enfants » – un sentiment que l'on prête alors également à Lenin. Il est frappant de voir comment le pouvoir soviétique réussit à mobiliser une bonne partie des écrivains et poètes les plus populaires (le plus connu étant Gor'kij) pour nourrir ce mythe fondateur.
- 4 Dans un second temps, Julie Fedor démontre brillamment comment, à l'inverse d'une idée reçue (procédant d'une mauvaise compréhension du terme « dégel », qui désigne moins une « libéralisation », qu'une période de mutations brutales), Hruščev a contribué à une réhabilitation du tchékiste. D'abord diabolisée dans le contexte de la déstalinisation, l'institution, baptisée KGB en 1954, connaît une période de réformes importantes sous la direction d'Ivan Serov (1954-1958), puis d'Aleksandre Šelepin (1958-1961), ce qui lui permet de se poser, au début des années 1960, comme un organe à la « conscience propre » (p. 30), « de confiance » (p. 43) et « populaire » (p. 45). Ainsi, c'est Šelepin, et non Andropov, qui popularisa la *profilaktika*, ensemble de mesures destinées à « humaniser » la relation des tchékistes avec la société par des « avertissements ». Un regret en passant : si l'auteur utilise des travaux de Nikita Petrov, on s'étonne toutefois de l'absence de sa biographie de Serov, plus récente et évidemment plus riche que ses articles⁴.
- 5 Pour illustrer le processus de réhabilitation du tchékiste pendant la période khrouchtchévienne, Julie Fedor passe à la loupe deux longs métrages réalisés en 1963 et sortis en 1964, *Le tchékiste* (*Sotrudnik ČK*) et *Un coup de feu dans le brouillard* (*Vystrel v tumane*). Pour l'auteur de cette recension, grand amateur des fonds cinématographiques du RGALI, les chapitres consacrés à la réalisation de ces deux films

constituent la partie la plus intéressante du livre. Ils montrent bien comment se « fabrique » le consensus sur l'image du tchékiste, un processus qui n'avait rien d'évident puisqu'à cette époque, les débats sur la représentation dans un film pouvaient être houleux. Je nuancerai quand même l'affirmation selon laquelle les discours dénigrant les tchékistes pouvaient être « choquants » quelques années plus tard, sous Brežnev (p. 61) : le contre-exemple le plus connu étant le film *Un jeu sans règles* (*Igra bez pravil*, 1965), dont l'action se déroule en Allemagne, et dans lequel le personnage du tchékiste est un véritable anti-héros, rappelé à Moscou à la fin du film. C'est plutôt à partir de 1968, après l'écrasement du Printemps de Prague, qu'un « consensus forcé » (l'expression est de moi, A.K.) s'impose dans la représentation du tchékiste et de sa filiation, reflet du « regel » qui frappe alors la société soviétique.

- 6 La seconde partie du livre est consacrée au renouveau du culte du tchékiste à la fin de l'ère El'tsin puis sous Putin, après une « traversée du désert » qui commença à la fin de la perestroïka de Gorbatchev, le KGB participant au putsch d'août 1991 qui se termina, on le sait, par le déboulonnage de la statue de Dzeržinskij, place de la Lubjanka à Moscou. Partie beaucoup plus courte que la précédente pour d'évidentes raisons chronologiques (1991 à nos jours), pour laquelle Julie Fedor utilise la notion de « traditions inventées » empruntée à Eric Hobsbawm afin de décrire le processus de reconstruction du culte du tchékiste dans la Russie de El'tsin et surtout de Putin. L'image du FSB (Service fédéral de sécurité), créé en 1995, se nourrit d'une mythologie syncrétique, mêlant des éléments de la culture russe ancienne (les tchékistes sont comparés aux *bogatyri*, héros du folklore russe) à des composantes contemporaines (ainsi de la « divinisation » d'Andropov).
- 7 S'il fallait en nommer une, la principale faiblesse du livre serait de passer sous silence les réactions de la société. On aimerait en savoir davantage sur les marques d'adhésion et de défiance chez les Russes « d'en bas » à la représentation idéalisée du tchékiste. En effet, comment concevoir un culte sans fidèles ? Outre l'analyse d'un corpus de lettres, documents aisément accessibles dans les archives, l'auteur aurait, par exemple, pu procéder à une exégèse d'histoires drôles (*anekdoty*) sur les tchékistes, cette source ayant fait ses preuves pour d'autres domaines⁵. Il est également regrettable que l'auteur n'ait pas, pour la période contemporaine, fait de distinction entre FSB et SVR (Service de renseignement étranger). Cependant, pour conclure de façon positive, Julie Fedor a su éviter l'écueil de nombreux chercheurs en histoire sociale soviétique, consistant à sacrifier la clarté de l'exposition à des problématiques parfois douteuses, inspirées par des autorités « obligées », Bourdieu et Foucault pour ne pas les citer. Le livre de Julie Fedor pourrait ainsi servir de modèle à ceux qui ont tendance à plaquer des problématiques peu pertinentes, mais « à la mode », sur leurs corpus documentaires, au lieu d'essayer de trouver des approches un tant soit peu originales.

NOTES

1. Disponible sur le site de Harvard : <http://www.fas.harvard.edu/~hpcws/istoria1.pdf> (accédé le 9 février 2012).

2. Une présentation des sources actuellement disponibles figure dans mon ouvrage, *Les services secrets russes des tsars à Poutine* (P. : Tallandier, 2010, p. 26-29).
3. L'ouvrage de Julie Fedor était déjà sous presse quand est paru en 2010 le best-seller d'Andreï Soldatov et Irina Bogoran (co-fondateurs du site www.agentura.ru), *Les héritiers du KGB : enquête sur les nouveaux boyards* (en français chez François Bourin éditeur, 2011). Vendu à près de 100 euros, le livre de Fedor n'a malheureusement aucune chance de rivaliser avec Soldatov-Bogoran auprès du grand public.
4. Nikita V. Petrov, *Pervyj predsdatel' KGB Ivan Serov [Le premier président du KGB, Ivan Serov]*, M. : Materik, 2005.
5. Voir Andreï Kozovoï, « Eux et nous : les États-Unis et la Guerre froide dans les blagues politiques soviétiques », *Cahiers du monde russe*, 48, 1 (2007), p. 137-152.